

— Pourquoi désespérer, reprit un autre ; ses lettres ont pu être interceptées.

— C'est cela ou autre chose, poursuivit le comte d'Arnel.

— Quoi, redouteriez-vous un malheur ?

— Je fais tous mes efforts pour chasser cette pensée.

Léonie, dont le regard s'était porté instinctivement vers la grille d'entrée, se leva en jetant une exclamation joyeuse.

— Le voici ! cria-t-elle.

Tous les invités se levèrent eux-mêmes en regardant dans la direction indiquée par Mlle d'Arnel.

Un break venait, en effet, de s'arrêter à la grille du château ; le groom qui le conduisait rabattit le marche-pied, et M. de Vaunaye en descendit.

Tous les invités étaient accourus à sa rencontre.

— Enfin ! s'écria le comte d'Arnel, en pressant les mains du voyageur, vous voici donc, mon excellent ami ?

— Arrivé chez moi, hier, dans la soirée, j'accours aujourd'hui vers vous, vers ma chère et bien-aimée Léonie, pour lui dire que je l'aime plus que jamais.

Gaston, prenant la main de sa fiancée, y déposa un respectueux baiser.

Tout le monde revint au château.

— Pourquoi donc avoir tant tardé à nous revenir ; l'Allemagne vous offrait-elle de si grandes séductions que vous ne puissiez plus vous en arracher ?

— En fait d'attrayantes séductions, je viens de passer quatre mois dans une forteresse.

— Vraiment ?

— Avec défense formelle de correspondre au dehors.

— Je m'explique maintenant votre silence.

— Bien involontaire, je vous le jure.

— Venez donc, vous nous raconterez votre odyssée.

La soirée s'acheva de la façon la plus intéressante ; il y avait si longtemps qu'on ne s'était vu ; il s'était passé tant d'événements depuis lors.

Gaston raconta, en ce qui le concernait, les faits ignorés de ses hôtes, et surtout son séjour à la citadelle de Spandau, où il avait été transféré le jour même de sa condamnation.

Sachant que le prisonnier de guerre allait bientôt leur échapper, ses geôliers avaient redoublé de sévérité pour lui ; toute communication avec l'extérieur fut absolument interdite ; une nourriture des plus grossières lui avait été imposée sans qu'il pût, même en payant, y faire apporter quelque adoucissement. A tout instant de la journée, il lui fallait se soumettre à des appels successifs, entendre sans broncher les injures adressées à la France et à sa vaillante armée. Ces quatre mois de forteresse furent un enfer pour Gaston ; mais il avait tout supporté avec un stoïcisme antique ; après ces cent vingt jours d'épreuves, c'était le retour, les heures fortunées près de la belle fiancée, le bonheur.

Le matin de sa délivrance, M. de Vaunaye avait été remis entre les mains de l'autorité militaire, et conduit de ville en ville jusqu'à la frontière ; la veille, enfin, il était entré au château de Méricourt pour ne plus s'en éloigner de sitôt, il fallait bien l'espérer.

Les jours qui suivirent furent heureux entre tous pour Gaston et Léonie ; pendant cette longue absence, l'amour n'avait fait que prendre une force nouvelle en leurs âmes, et la douce perspective

d'un prochain mariage leur causait des ravissements délicieux.

Le moment de leur union fut fixé au 30 octobre ; cinq semaines restaient donc, c'est-à-dire le temps nécessaire pour remplir les formalités exigées par la loi et lancer les invitations. Le mariage eut lieu à la date convenue ; les jeunes époux allèrent passer l'hiver aux îles d'Hyères et ne revinrent dans la Somme qu'à la fin d'avril 1872.

Quant au sac de voyage, Gaston, depuis longtemps, n'y songeait pas. Quelque mois après, se trouvant en visite à Amiens, chez un de ses amis, il entendit parler du procès des frères Matrain ; tout d'abord il n'y prêta qu'une attention distraite, mais en apprenant l'aventure, cause première du dissentiment fraternel, et quel était l'objet en litige, il se demanda si ce sac de voyage vivement disputé n'était point celui qu'il avait perdu. En homme discret et prudent il ne fit part de sa réflexion à personne ; mais il se promit de suivre l'audience le jour où ce procès serait plaidé.

Nous avons vu comment les débats s'étaient engagés et quel en avait été le résultat.

Rentré en possession de son sac de voyage et des neuf cent mille francs retrouvés, grâce à l'honnêteté de Mme Pierre Matrain, Gaston les remit le jour même à sa femme.

— Je te les donne, ma chère Léonie, dit-il, tout heureux de pouvoir t'offrir ce don si inattendu ; fais-en ce qu'il te plaira.

— Tu me laisses libre ? repartit Mme de Vaunaye.

— Absolument.

— Quoique je fasse ?

— Tu l'as dit.

— Eh bien, mon cher et aimé Gaston, voici l'idée que je te soumets, car je ne veux rien faire sans ton approbation : Ta fortune, réunie à la mienne, nous permettant de ne pas considérer le million contenu dans le sac de voyage de ton oncle comme nous étant indispensable, et la Providence le remettant entre nos mains d'une façon presque miraculeuse, veux-tu le consacrer à une bonne œuvre ?

— Volontiers.

— Les pauvres gens de la contrée, qui ne peuvent plus travailler, n'ayant que la ressource de mendier, pour ne pas mourir de faim, si nous fondions un hospice pour la vieillesse ?

— Je t'approuve de toute mon âme ; mais neuf cent mille francs suffiront-ils ?

— Oui, si nous sommes assez raisonnables pour édifier une maison ordinaire, bien agencée pour le but que nous nous proposons, et non un palais. Nous avons un terrain admirablement situé près de la route d'Amiens, tu le donneras ; moi, je mettrai trois cent mille francs à la construction et l'aménagement intérieur, et placerai les six cent mille autres pour créer des rentes à nos protégés. Qu'en dis-tu ?

— Je dis que tu es un ange, murmura M. de Vaunaye, en pressant tendrement Léonie dans ses bras ; je dis que, par toi, j'ai le ciel sur la terre !

Un an plus tard, l'*Hospice Léonie* était inauguré. Chaque jour, depuis cette époque, les pensionnaires de ce pieux asile bénissent les noms de leurs bienfaiteurs ; chaque jour, des vieillards abandonnés trouvent du pain et un gîte sous son toit hospitalier.

Que de choses on peut faire avec un sac de voyage... lorsqu'il contient un million !..

FIN